

**XYZ. La revue de la nouvelle**



## **Baladdin ou la bombe merveilleuse**

Jean-Pierre April

---

Ponctuation : signe que les mots ne peuvent pas tout dire

Number 127, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82745ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

April, J. (2016). Baladdin ou la bombe merveilleuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (127), 67–79.

## Baladdin ou la bombe merveilleuse

Jean-Pierre April

IL ÉTAIT UNE FOIS, dans un lointain califat aux frontières incertaines, là où régnait l'ordre de la terreur, un fier monteur de bombes qui dut offrir son jeune fils à la grâce du Seigneur tout-puissant. Ce vieil homme, Mustapha, aimait beaucoup son fils unique, mais il ne parvenait pas à l'élever. L'enfant restait en deçà des attentes, des espoirs, et même des désespoirs. Il y était condamné, étant innocent de naissance. L'enfant, toujours, resterait enfant. Mais Mustapha le chérissait, n'ayant pour descendance que cette mince espérance de pérennité.

Ce jeune garçon qui devenait homme tout en demeurant enfant se nommait Baladdin. Son corps dégingandé errait parmi les rues dévastées par la guerre, entre rats et tas de gravats. Il y rencontrait de mauvais sujets, qui étaient indignes du Vénéral Prophète. Ces garnements étiques vaguaient comme des spectres dans la poussière de lumière atomisée. Partout dans la dévastation urbaine, des trous de bombes, d'obus et d'amertume. Baladdin y fréquentait la jeune racaille qui fouillait les décombres comme des chiens perdus, le museau long, l'horizon court. Il y contractait des inclinations vicieuses. Même s'il désirait soumettre son esprit à la volonté du Tout-Puissant, le Mal était plus fort que lui, de telle sorte que le misérable garçon retombait toujours sous son joug. Il était simple d'esprit, sans défense contre le Mal. C'est tout ce qu'il connaissait : le Mal.

Au sein de ses pensées tourmentées régnait une obsession tangible et tenace : Baladdin cherchait à deviner la forme des femmes sous leurs tuniques noires. C'était avilir son esprit, il le savait bien, mais il pensait très peu. Les paroles 67

du Prophète lui traversaient l'esprit sans jamais y allumer le feu de la foi. Le jeune garçon était mécréant de nature. Ce qu'il croyait une journée, il l'oubliait le jour d'après. Et la nuit, c'était pire : il rêvait aux vierges. Il leur faisait des choses qu'il peinait à comprendre, il se vidait de ses tensions, les vierges disparaissaient, le ciel virait au cauchemar et il se réveillait, une crème froide sur le ventre, tel un crachat de démon.

Mustapha, son malheureux père, ne savait que faire de ce pervers. Le jeune Baladdin n'était bon qu'à se branler. C'était sa manière de prier. Il se couchait alors, abdomen sur le sable, il ramait de tous ses membres en se frottant le bas du ventre dans les grains de sable, si fins, si doux, et il croyait ensemer le désert. Ainsi Baladdin remuait-il ses pensées et son corps, tendu puis détendu, offrant son miel au désert qui l'avait vu naître. Sa djellaba était toujours tachée, elle empestait le diable. Les mouches, étourdies par cette odeur enivrante, zigzaguaient autour de lui comme s'il était un sale chien d'infidèle.

Mustapha était désespéré. Son fils ne savait même pas prier ! Mais les amis de Mustapha, eux, le savaient beaucoup. De bons amis, en accord avec le Livre sacré, qui y percevaient des vérités subtiles échappant à la compréhension réduite du petit monteur de bombes. Heureusement, Mohamed, lui, comprenait cela. Car il percevait les volontés du Créateur sacré.

— Je perçois la voie du Divin dans l'infini de la vie, disait-il simplement.

Aux yeux du modeste monteur de bombes, Mohamed et ses frères de guerre apparaissaient comme des héros glorieux, allant de par les dunes, faisant face au vent qui soufflait le sable du désert, chassant impies et mécréants comme des chiens galeux. Mustapha était fier de pouvoir considérer ces valeureux combattants comme ses amis. Ces généreux terroristes aimaient le peuple, y compris les simples d'esprit. Un jour, Mohamed, voix de violoncelle et regard ardent, révéla à

68 Mustapha que son fils était touché par la Grâce divine.

— Mais Baladdin, lui, il l'ignore, dit le père, l'air contrit.

— Alors toi, digne paternel de l'enfant sanctifié, tu devras l'initier à la voie qui mène à la Lumière céleste.

Mohamed, souriant en secret sous son épaisse barbe noire, affirmait que les apparents simples d'esprit étaient en fait des gens d'une grandeur d'esprit insoupçonnée. Ce qui les rapprochait du Divin Seigneur.

— Mais pas tout à fait. Il faut donc les aider un peu.

C'est du moins ce que prétendait Mohamed, le leader des combattants, celui qui avait de la graine de prophète. De jour en jour, il cuisinait Mustapha, il le faisait mijoter dans le sirop de ses précieuses confidences, il l'enrobait de mots mielleux, tout ruisselants de fausse bonté. Il grimaçait sous le masque de sa barbe noire. Et Mustapha, noyé sous les paroles trompeuses, cédait.

*Mustapha, ô Mustapha, avoue-le : ton orgueil t'a leurré. Tu imaginais ton fils dans la lumière de tes rêves ! Tu voyais en Baladdin le futur porteur sanctifié de la Révélation divine. Tu pensais que ce fils fou serait en fait un prophète du Sublime Créateur. Mais le Destin divin voit les choses autrement.*

Mohamed sentait que Mustapha était à l'écoute d'une autre voix que la sienne. Une voix intérieure, et silencieuse. Il ne pouvait donc pas la contrer. Il comprit toutefois que l'esprit de Mustapha s'ouvrait au doute. Il s'empressa de s'y faufiler :

— Pourquoi crois-tu qu'on ne comprend pas ton fils ? demanda-t-il au monteur.

Et il répondit aussitôt à sa propre question :

— C'est parce que ton fils a un esprit supérieur, qui plaît à notre Seigneur et Maître. Lui seul peut apprécier à sa juste valeur la noble mission qu'il confie à ton fils, qu'il exauce ainsi de sa volonté visionnaire.

Mustapha ne comprenait pas très bien. Personnellement, il n'avait jamais été en contact privé avec la Parole sacrée. Mais autour de lui, les humbles terroristes opinaient du bonnet en réaction aux sages paroles du prophète en herbe. Alors

Mustapha aussi opina, lentement, religieusement. Pourtant, il craignait plus qu'il ne croyait.

— Il faudra donc que ton fils accède au Tout-Puissant sans tarder, continua Mohamed, selon sa logique expéditive. L'esprit sacré de ton fils ne doit plus moisir sur terre. Baladdin doit rejoindre la Lumière divine qui l'appelle dans le ciel de l'Infini.

Les amis terroristes acquiesçaient avec vigueur, à s'en casser le cou. Mustapha avait l'impression qu'une vague de têtes s'agitait tout autour de lui, passant du sac au ressac, et du ressac au sac, comme un appel répété, obsédant, pour susciter son adhésion. Et Mohamed en remettait :

— Oserais-tu résister à l'appel du Très-Haut ? Serais-tu si mal croyant, Mustapha ?

— Comprenez-moi, Mohamed : je suis très honoré que vous invitiez mon fils à monter au ciel, mais je n'ai que ce seul enfant, et je suis trop âgé pour fonder une nouvelle famille.

— Tu dois te soumettre à la volonté de Dieu, Mustapha. Tu ne peux pas abandonner ton fils fou aux aléas de la guerre. Tu dois le convier à découvrir le Paradis où l'attendent de magnifiques nymphes. Même un idiot est capable de faire le bon choix !

— Peut-être que l'idiot en question aimerait mieux avoir une autre sorte d'option...

Il se faisait tout petit, l'humble monteur de bombes ; il courbait l'échine, penchait la tête, parlait avec parcimonie. Cependant, Mohamed cessa tout à coup d'agiter les cailloux ronds de son chapelet, et il se fâcha :

— Si ton fils fou ne peut pas faire le bon choix, fais-le pour lui.

— Je dois... choisir?... Vraiment?... C'est pas un peu mal, ça, choisir ? Le seul choix possible n'est-il pas celui qu'exerce le Très-Haut ?

— Oui, et c'est le Très-Haut qui l'a désigné dans un de mes songes. Le seul service que nous pouvons rendre à cet enfant est de faciliter son ascension vers la mort. Donnons-

il me semble que tu es un bon disciple de la Foi divine. Ne crois-tu pas, Mustapha ?

— Je me demande si...

Mais Mohamed, lui, ne se demandait rien. Il saisit Mustapha par le cou. Il approcha son visage colérique des yeux révulsés du vieil homme et le ton de la menace siffla entre ses dents :

— En fait, Mustapha, c'est tout simple. Dieu veut ton fils. Tu ne peux pas échapper à sa Volonté suprême ! Ou bien tu te courbes, ou bien on t'écrase.

— Bon, d'accord, je me tasse. Mais... dites-moi donc, le sacrifice du fils, au juste, comment ça se passe ?

— Soyez sans crainte : avec une ceinture d'explosifs, ça se passe très vite.

— Bien sûr. Bien sûr. Mais où... la bombe ? Où ?

— Là où on peut sacrifier le plus possible de nos ennemis. Dans une foule compacte de Sénitiques, ça va de soi.

Mustapha secouait la tête, il avait envie de cracher la douleur qui lui nouait l'estomac. Le sacrifice de son fils ne serait-il donc qu'une goutte de sang dans l'océan de la guerre continuelle ? Il rétorqua, un rictus de rébellion lui crispant la grimace :

— Et après cet attentat ? Les Sénitiques vont venir massacrer par chez nous. Et ensuite ? Ce sera au tour des Chiniques de massacrer un peu plus chez les Sénitiques. Et après, et après... Oh ! Dieu d'amour, où êtes-vous ? À quand la fin des hostilités ?

Comme s'il s'amusait des réticences théâtrales du vieux Mustapha, Mohamed esquissa un sourire mièvre. Sous sa barbe hirsute, le sourire restait terré comme un rongeur sournois dans un nid de paille. Le terroriste prit un ton affable, d'une fausseté outrancière et menaçante :

— Mais voyons, mon ami Mustapha, tu es bien pessimiste ! De quelles hostilités parles-tu donc ? Les Sénitiques et les Chiniques s'entendent très bien... pour propager la guerre. Sénitiques et Chiniques sont complètement complémentaires. La preuve : on ne peut pas évoquer les Sénitiques

sans penser aux Chiniques. Et vice-versa. Tous, Sénitiques et Chiniques, nous partageons la terreur, le martyre et l'horreur; telle est la seule voie qui nous mène au Seigneur du Ciel, ne l'oublions pas. C'est par amour du Tout-Puissant que nous nous tuons entre frères.

Mustapha, le mauvais croyant, n'était pas encore tout à fait convaincu. Mais il était vieux et fatigué. Il laissait du lest.

— Moi, je veux bien, tout ça, le ciel, la bombe, mon fils et le sang de mon fils mêlé à celui de ses victimes impies, mais Baladdin, lui, peut-être qu'il voudrait bien, mais qu'en fait il ne pourrait pas du tout. Disons qu'il ne comprendrait rien à l'opération, par exemple. C'est un type simple, très simple, vous voyez ?

— T'en fais pas, l'ami Mustapha: on connaît ça, la simplicité. C'est pas le premier innocent qu'on envoie se faire exploser chez les ennemis. On va te montrer comment ça marche, les préparatifs du martyre. Enfin, tu seras fier de ton fils, mon ami Mustapha !



Mohamed chuchotait à voix élevée. C'était sa curieuse manière de donner une portée dramatique à ses propos. Mustapha l'écoutait religieusement. À la suite de ses conseils bienveillants, le vieil homme se mit à offrir des cadeaux à son fils.

Mohamed, qui se prétendait fin connaisseur de la psyché, avait persuadé Mustapha qu'il fallait considérer ces présents comme un prélude au sacrifice, un pieux préparatif orienté par le père, qui savait, vers la mort du fils, qui ignorait. Quoique passablement plus conscient que son fils, Mustapha ne l'était pas beaucoup. Il ne voyait là qu'une manière de rendre son enfant plus présentable, afin qu'il plaise au Tout-Puissant qui le recevrait dans son Paradis de pureté.

Bien décidé à tout mettre en œuvre pour que son fils se conforme de bonne grâce au plan divin que Mohamed avait conçu à son sujet, Mustapha entreprit de satisfaire tous les

caprices de Baladdin. C'était aussi une manière de l'aimer, en quelque sorte, pendant ses derniers jours. Mais il ne pouvait pas en parler.

Ainsi, Mustapha procura à Baladdin des sandales sportives aux couleurs brillantes, brun et beige. Il lui acheta une douce tunique, tissée de poils de chien. Il lui offrit des frites et des burgers du matin au soir. Il lui donna plusieurs sacs de bonbons colorés et très sucrés. Il le gâtait. Il le gavait. Mais le fils grossissait, son appétit aussi, et Baladdin en voulait toujours plus. Vint le jour où il demanda un téléphone intelligent.

— Ouais ! Comme ceux que les terroristes utilisent pour s'échanger des messages.

Son père accueillit sa demande avec une joie certaine, qu'il dissimula néanmoins. Ce téléphone devait être la première étape dans la préparation de son fils à l'action glorieuse qu'on lui demanderait. C'était lui-même, Mustapha, qui avait fait germer en son fils le désir d'obtenir un tel appareil, et le cher innocent, tout sourire, ne s'en souvenait pas.

Le but de l'opération était tout simple : il fallait permettre à fiston de se familiariser avec ce genre d'appareil. Car il en aurait besoin le jour du grand départ. Baladdin reçut donc l'objet tant convoité. Aussitôt, ce fut l'enchantement, et très tôt, l'attachement.

Baladdin l'avait toujours à la main, son ami-téléphone. Il se promenait de par les ruelles encombrées de détritrus en parlant au téléphone, sans arrêt. Il penchait la tête et plaçait sa main devant sa bouche pour éviter qu'un ennemi doté de jumelles ne lise les mots sur ses lèvres. Avec cet appareil, le simple d'esprit était transformé : il devenait alerte, il surveillait tout, il enregistrait ses commentaires sur les agissements troubles qu'il voyait, et il filmait un peu de tout, qui lui apparaissait dès lors comme des découvertes quasi fabuleuses.

Par contre — quel paradoxe ! —, ce téléphone l'isolait.

*Baladdin ! Hé ! Ho ! Baladdin, tu ne parles à personne, tu ne parles qu'à ton téléphone. Tu es toujours tout seul au téléphone parce que tes amis démunis ne peuvent pas se payer un téléphone pour te donner la réplique.*



Baladdin dépérissait. Il soliloquait. Il s'esseulait. Il s'éloignait de son monde. Finalement, l'ennui lui serra lentement la gorge. Au bout d'un certain temps, comme le téléphone ne lui répondait jamais, Baladdin cessa de lui parler. Il y avait mieux qu'un téléphone; il pensait à une console électronique, qui lui permettrait de jouer sans parler à quelqu'un. Il avait besoin de s'évader dans des vidéos de rêve, ça lui semblait impératif, tout d'un coup.

Son père reconnaissait le besoin que Mohamed avait suggéré antérieurement à son fils. Mustapha acquiesçait, débonnaire. Tout son amour, il le mettait dans le peu de temps qui restait encore à son fils. Et son Baladdin de fiston était si heureux de pouvoir aimer son père chéri.

Mais cet amour était amer. Du moins pour Mustapha. Il cherchait un moyen de savoir si Baladdin lui pardonnerait. Un jour, il aborda ainsi son fils :

— Baladdin, mon cher enfant, accepteras-tu toujours d'obéir à ton père sur terre, par qui parle notre Père au ciel ?

— Père, tu sais bien que je t'appartiens. Je ferai tout pour toi.

— Même si tu devais en mourir ? demanda Mustapha, aussi intéressé que sournois.

— Je suis prêt à mourir par amour pour toi, papa ! Mais, pour le moment...

Le petit idiot eut soudain une distraction majeure. En un instant, son esprit était ailleurs. Sa figure s'illumina de joie, et il reprit sa phrase :

— Pour le moment, ce qu'il me faut, c'est une console de jeux vidéo.

Le bon vieux Mustapha ne réagit pas. Il avait cinquante-huit ans : il ménageait ses réactions. D'autant plus qu'il ignorait la nature de cette chose que le jeune innocent lui demandait. Dans *console de jeux vidéo*, ce qui l'agaçait, ce n'était pas vraiment le mot *console* : il ne savait pas ce que c'était. Mais le mot sonnait bien à son oreille. Le mot *vidéo*, quand même, le vieux l'avait déjà entendu. Ce qui le hérissait, c'était le mot *jeux*.

*Jouer, ce n'est pas un simple divertissement. C'est du détournement. De l'attachement aux illusions de l'orgueil ! Attention, Mustapha : tout divertissement ouvre la porte à la séduction du Mal.*

Mustapha était perturbé par cette idée de « jeu ». Il se mit à penser à son enfance, quand l'innocence du jeune âge lui permettait de se consacrer au jeu sans penser que cette activité pouvait déplaire au Seigneur du ciel. Le souvenir du plaisir lui tomba dessus : d'un seul coup, il devint nostalgique.

Telles des images voilées par la brume du temps, de vagues réminiscences de jeux plaisants l'assaillaient. Il se rappelait la fois où à douze ans il avait gagné le concours de celui-qui-se-met-le-plus-de-billes-dans-la-bouche. Il y avait aussi cette jeune poule écervelée qui avait le don de le faire trébucher. En fait, il faisait semblant, il cherchait à faire rire les fillettes qui n'étaient pas encore drapées dans le noir. Et que dire de la fois où un chat effarouché s'était faufilé dans sa djellaba ! Ses griffes lui faisaient mal, mais il riait comme un petit fou...

Et voici qu'en ce jour, le petit fou, c'était son fils. Et Baladdin devait rire comme un petit fou, avant de quitter la vie. Il devait partir heureux. Pour plaire au Maître divin.



Désormais, Mustapha devait passer aux choses sérieuses, qui sont les malheureuses, dont le Vénéré Prophète était le grand promoteur. Le vieux monteur de bombes se résolut enfin à déclencher le rituel menant au sacrifice.

Tout d'abord, le bon père offrit le plus beau des cadeaux à Baladdin : un nouveau téléphone intelligent, beaucoup plus performant que le précédent.

— Écoute-moi bien, mon cher Baladdin. Cet instrument merveilleux te mettra en relation directe avec le Tout-Puissant. Il t'attend dans le grand paradis des cœurs valeureux. Laisse-moi t'éclairer, mon aimable fils. Cet appareil est muni d'un code secret qu'on te dévoilera quand viendra le moment

d'achever ta mission. Tu actionneras le code secret au milieu de nos ennemis.

— Pourquoi au milieu de nos ennemis, papa ?

*Pauvre papa, quel sort odieux t'incite donc à mentir à ton fils tant aimé ? Pourtant, tu n'as plus le courage de mentir. Même te taire, c'est trop pour toi !*

Le silence du vieux Mustapha devenait accablant. Mohamed dut prendre la parole. Celui-là était toujours présent dans les moments tendus — *ça ne pouvait pas être un hasard...*

— Toi et tes questions id... ! lança le barbu, un peu emporté.

Car Mohamed n'avait jamais eu à faire face à l'innocence profonde de l'enfant. Mais il retrouva vite ses boniments de vendeur de tapis :

— Tu dois savoir que la haine de nos nombreux ennemis sénitiques à ton égard te donnera le pouvoir de te catapulter dans le ciel. La haine est nécessaire. C'est le grand accomplissement de la vie. Si tu n'es pas haï par quelqu'un, tu n'es personne. Par contre, plus tu es détesté, plus tu es considéré, plus tu es puissant. Alors la haine de nos ennemis à ton égard décuplera tes forces. Elle te prodiguera l'énergie nécessaire pour que ton esprit s'élève très haut dans le ciel afin d'entrer en relation avec le Tout-Puissant.

— C'est qui, déjà, ce Grand Puissant ? Connais-tu son nom ?

— Malheureux ! Voudrais-tu insulter le Divin Maître ? Ne sais-tu pas qu'on ne peut le nommer ?

Le petit idiot n'était pas fou. Il se tut. Plus tard, cependant, quand il fut seul avec son père meurtri, il revint à son questionnement :

— Pourquoi ne peut-on pas dire qui est le Très-Grand, papa ? Pourquoi pas ? insistait le fils, dans toute la candeur de son innocence.

Le feu qui brillait dans les yeux de l'enfant troubla le vieux moustachu. Il se pencha et, à voix basse, il laissa filer

— On ne parle pas de lui parce que... en fait, le Tout-Puissant est très faible. Et comme il est tout aussi orgueilleux, son impuissance le rend susceptible. Il pense que s'il se montre, on va découvrir un simple peu puissant, comme tout le monde, et il a peur qu'on se moque de lui. Il a bien raison, d'ailleurs. Mais je n'ai rien dit, moi. Tu comprends, Baladdin ? Dis-moi que tu n'as rien entendu. Tu dois savoir, mon brave garçon, que dans notre univers en guerre, le silence, c'est tout ce qu'un père peut léguer à son fils.



— Oui, j'ai bien compris le code, père chéri : un, et deux, et trois, dans cet ordre. C'est inoubliable. Même moi, je ne pourrais pas me tromper.

N'empêche. Mustapha doutait de l'efficacité du procédé. Baladdin envisageait son rôle comme une sorte de jeu. Et vu qu'il était simplet, il risquait de basculer dans l'illusion du jeu. Alors, Mustapha lui faisait répéter sa partition dans un scénario tout simple, que l'idiot pourrait intégrer sans difficulté.

Enfin, arriva le jour où le jeune innocent posséda toutes les phases du scénario qui, croyait-il, devait lui permettre d'être propulsé dans le ciel, à la hauteur du Très-Haut. Dans sa tête, et souvent à voix haute, Baladdin répétait constamment le plan, pour éviter qu'il ne s'échappe de ses pensées.

1. *Me rendre dans une foule de Sénitiques.*

2. *Ne parler à personne.*

3. *Éviter d'ouvrir mon manteau.*

4. *Actionner le déclencheur du passage céleste en composant sur mon nouveau cellulaire les numéros suivants : « un », puis « deux », puis « trois ».*

C'était devenu facile. Il l'avait à tous les coups. Il possédait la combinaison !

Le moment venu, avant de passer à l'action, le garçon naïf s'étonna quelque peu quand son père lui entoura le torse et la taille d'une immense ceinture. En fait, une sorte d'épais ceinturon avec des bretelles. Ça comprenait de larges

poches qui contenaient une matière inconnue et menaçante. La chose pesait considérablement sur le corps et sur le moral du jeune garçon.

— Papa, pourquoi c'est si lourd ?

Le père était fortement accablé par le poids des explosifs qu'il léguait ainsi à sa progéniture. Il n'arrivait pas à inventer un mensonge pour sécuriser son fils. Mohamed, toujours présent et bienveillant, dut s'en charger :

— Il faut te lester de ce poids, ami Baladdin. Sinon tu t'élèverais trop rapidement dans le ciel, et tes pensées ne pourraient pas te rejoindre.

— Bien sûr, dit gaiement le bon Baladdin. Les enfants purs, ça monte très vite dans le ciel.

Mohamed prit sa voix grave de prophète ténébreux :

— Va, maintenant. Va au delà de toi dans la voie de ta foi !



Dans la petite boutique du monteur de bombes, tous s'inquiétaient. Mustapha, Mohamed et ses sbires étaient figés dans l'attente de ce qui ne venait pas. La respiration lente et profonde, tous tendaient l'oreille, sans mot dire, désespérés par le silence. Repliés sur eux-mêmes, honteux, ils se retenaient d'exister. Le temps ne passait plus. Ils avaient basculé hors du temps.

Enfin, il fallut bien l'admettre, et se résigner. On n'avait rien entendu. Rien du tout. C'était un silence durable. Alors, quoi ? Alors, rien ? Rien, exactement ! Car la fameuse bombe humaine, elle n'avait pas sauté du tout. Que du silence, qu'on a entendu, dans l'échoppe du vieux monteur de bombes. Le silence de l'échec.

Tous imaginaient la catastrophe.

*Baladdin est tellement idiot, il aura laissé paraître qu'il était explosif. Des soldats ont dû l'arrêter. L'auraient-ils tué ? Non, on aurait entendu des coups de feu. Ils ont dû le capturer. C'est ça, ils vont le torturer, il va parler, il va*

*nous dénoncer. Alors, nous serons obligés de nous cacher, les Vigiles de la Foi viendront détruire notre maison et nous devons nous exiler chez le Diable.*

Tout à coup, le gamin, tout piteux, apparut dans le cadre de porte. Baladdin, tête ployée, esquissa un sourire contrit. Du coin de l'œil, il regardait son père comme un jeune chien qui cherche à se faire pardonner. Un petit chien innocent. Mais Baladdin devait parler, il devait une explication :

— Ça n'a pas fonctionné, votre code secret.

À l'instant, Mohamed pensa que Mustapha avait mal ajusté le dispositif qui devait déclencher les explosifs. Intentionnellement. Pour sauver la vie de son fils.

— C'est impossible, certifia Mustapha : je n'ai jamais commis d'erreur en la matière.

— En tout cas, je ne me suis pas trompé. J'ai bien composé le « un », le « deux » et le « trois », dans cet ordre-là, et il ne s'est rien produit. J'ai recommencé trois fois, et toujours rien. Regarde, papa chéri : je vais le faire encore, tu verras bien que ça ne marche pas.

Dès le « un », les complices de Mohamed étaient stupéfaits : bouche ouverte, yeux écarquillés, membres crispés. Et si, par hasard, le déclencheur se mettait à fonctionner ?

À « deux », Mohamed, le geste colérique, voulut interrompre la démonstration du gamin. Mais Baladdin était stressé, il tenait à montrer à son père qu'il avait bien suivi les instructions.

À l'instant d'appuyer sur le « trois », dans un flash prodigieux et renversant, Baladdin prit conscience que la fois précédente, quand il avait composé les trois chiffres en se tenant au milieu des ennemis, il avait commis une grave erreur. Il s'était trompé de téléphone intelligent ! Il avait utilisé son premier téléphone, et non celui qu'il tenait maintenant dans sa main.

À « trois », Balladin, Mustapha, Mohamed et une poignée de terroristes partirent de façon foudroyante pour le Royaume du Tout-Puissant.